

La fréquentaient plus ou moins assidûment : le compositeur de notre hymne national A. Zinnen (jusqu'à son départ pour Paris en 1882) ; les si fins musiciens *Oberhoffer* père et fils (morts respectivement en 1885 et 1894) ; le trop modeste Laurent *Menager* au cœur d'or (mort en 1902) ; le père *Flohr*, « l'homme-orchestre » qui jouait de quatre instruments ; enfin Edm. *Patzke*.

Ce dernier, de nationalité autrichienne, était chef de la musique militaire et, après Zinnen, Menager, Vermast et le trévirois Kirschbaum, directeur de la Société Philharmonique dont la fondation remontait à 1861 et qui, depuis sa transformation en orchestre symphonique en 1882, était « le meilleur ensemble de la ville et du pays jusqu'à la création de l'Orchestre du Conservatoire sous V. Vreuls ». (31)

Des liens d'amitié particulièrement chaleureux unissaient Léon Buck à J. Flohr, la cheville ouvrière de la Philharmonie.

Cédons encore une fois la parole à Batty Weber (31bis) pour qu'il nous décrive de main de maître le climat sous lequel se déroulait la vie de ce sympathique groupement dont Buck était un des plus solides piliers et également pendant quelque temps le secrétaire.

« Die Leute die für Höheres in der Musik Verständnis hatten, fanden sich in der Philharmonischen zusammen. An die Namen Menager, Vermast, Anders, Bück, Berchem (Emile et Gustave), Mersch (Léon), Duhr, Flohr, Kowalsky und an viele andere knüpft sich die wehmütige Erinnerung an alles, was dazumal an reiner und grosser Liebe zur Kunst erreicht wurde. An fleissige Proben bei dürftiger Beleuchtung und einem Minimum von Komfort, wo sich hoch und nieder auf den heiteren Höhen des Ideals zusammenfand, wo die gepflegten Finger des Intellektuellen dieselben Noten griffen wie die schwieligen des Klempners und Schusters, dessen schwere Hand liebevoll den Geigenhals umspannte, dessen nicht immer glattrasiertes Kinn genussreich die Schwingungen des Resonanzbodens empfing und mit künstlerischer Wollust durch alle Nerven weitergab. »

C'était l'heureux temps où non seulement on faisait soi-même de la musique mais où l'on ne reculait devant aucun sacrifice, quand il s'agissait de favoriser le « mouvement musical à Luxembourg » (32) ou de se déplacer pour assister à des concerts à l'étranger.

Ebloui par le génie du maître de Bayreuth, dont les nombreuses représentations auxquelles il avait assisté l'avaient comme envoûté, Léon Buck, fidèle lecteur des « Bayreuther Blätter », était devenu chez nous un des meilleurs connaisseurs en même temps qu'un des plus ardents propagateurs de la musique de Richard Wagner.*)

*) Si l'on peut avoir des doutes que les critiques, signées N. K. et parues dans la *Luxemburger Zeitung* les 19. 5. 1879, 7. 2. 1880 et 6. 4. 1880, soient sorties de la plume de Léon Buck, du moins la partie du compte-rendu du concert donné le 4. 4. 1880 sous les auspices de la «Gym» par la Braunschweiger Capelle et concernant le finale du dernier acte de « Lohengrin », pourrait être considérée comme une profession de foi émanant de Léon Buck et cela à l'égard de toute l'œuvre de Wagner.